

riense est attachée aux cadeaux de cet homme. Depuis que nous le connaissons, nous jouissons d'un peu plus d'aisance, et Jo bois, de temps en temps, quelques bouteilles de bon vin ; mais je n'en regrette pas moins, malgré moi, notre ancienne pauvreté. Il me semble qu'alors j'avais le cœur plus libre et la conscience plus légère. Je n'éprouve aucune sympathie pour ce singulier marchand de bijoux. J'ai remarqué que son œil ne vous regarde jamais en face, et je me défie, par instinct, de quiconque n'a pas le regard franc. Dieu veuille que Jo me trompe et qu'il n'y ait pas, au fond de tout ceci, quelque péril pour notre avenir et notre repos.

Catherine mit tout en œuvre pour dissiper les sinistres pressentiments de son mari, mais elle n'y réussit qu'à moitié. Tony ne parla plus de l'étranger ; seulement il ne put se défaire d'un air préoccupé, défiant et triste.

Reinhold ne revint que six mois après. — Mes amis, dit-il à ses hôtes, votre enfant donne déjà des signes de précoce intelligence ; il serait fâcheux de le priver d'une éducation qui pourrait lui préparer un brillant avenir, mais qui sera probablement toujours au-dessus de vos moyens. J'ai une proposition à vous faire, Je suis riche et n'ai point de famille ; confiez-moi cet enfant, je le ferai élever à Prague, chez une dame respectable dont je suis l'ami. Sa fortune est peut-être attachée au parti que vous allez prendre. Mais décidez-vous promptement ; car je pars ce soir, et si vous y consentez, j'emporterai l'enfant jusqu'au prochain bourg, où je me procurerai une voiture et des chevaux.

A ces paroles, Catherine s'empara vivement de son enfant et le serra dans ses bras, les larmes aux yeux. — Voyez, Monsieur, dit Tony, voyez comme ma femme accueille votre projet. Je partage son avis, et sans douter le moins du monde de vos bonnes intentions, je ne puis consentir à me séparer de notre bien le plus précieux. Quelque grands que soient les services que vous nous avez rendus, ils ne peuvent diminuer dans nos cœurs la tendresse dévouée que Dieu nous ordonne de garder à notre enfant. Ne nous taxez point d'ingratitude si nous refusons vos offres si généreuses, car si vous étiez père vous-même, vous apprécieriez la vérité de ce que je viens de vous dire.

— Comme il vous plaira, répliqua Reinhold, en jetant sur ses hôtes et sur l'enfant un regard oblique et sinistre. Je voulais faire quelque chose qui vous fût agréable ; du moment que vous y trouvez à redire, n'en parlons plus.

Au lieu de quitter le soir la maison du garde, Reinhold y passa trois autres jours ; pendant tout ce temps, il suivit Tony dans

ses excursions de forestier, en ayant soin de tirer de sa bouche les renseignements les plus détaillés sur les domaines du comte de Fulda. Il partit de nouveau, et pendant deux années ses visites se multiplièrent assez pour que Tony perdit peu à peu sa défiance et accepta même, comme une petite fortune, des rapports qui lui valaient chaque fois de bonnes gratifications, sans l'exposer à aucun désagrément.

Une nuit d'automne de la troisième année, il fut réveillé en sursaut par des coups violemment heurtés à sa porte, en même temps que des voix rauques et inconnues l'appelaient par son nom. Il se leva en tremblant et mit le nez à la fenêtre pour demander ce qu'on lui voulait.

— Ouvrez donc, c'est un ami, cria la voix de Reinhold, que le garde reconnut aussitôt.

Tony s'empressa d'ouvrir, et comme Reinhold entra seul, il en exprima sa surprise ; celui-ci répondit en ricanant que Tony avait rêvé ou qu'il avait pris pour des voix humaines les craquements des arbres de la forêt. Mais quand la torche de résine, fixée à un crampon sous la haute cheminée, éclaira toute la chambre, le garde remarqua avec un étonnement nouveau le singulier costume du marchand d'orfèvrerie. Reinhold portait, en place de son manteau noir, un pourpoint de velours brun, serré par une large ceinture écarlate, d'où sortaient un poignard et quatre pistolets. A son côté traînait un grand sabre ; sa figure avait quelque chose de plus rébarbatif qu'autrefois ; elle s'encadrait d'une épaisse barbe rousse avec de longues moustaches tombantes.

— Tony, dit Reinhold, en fixant sur le garde interdit un regard flamboyant ; lorsqu'il y a trois ans je ramenai ta femme des portes du tombeau, tu me disais que ton seul vœu serait de me payer un jour ce service par tous les dévouements dont un homme peut être capable. L'heure est venue d'acquitter ta dette. Prends tes habits, tes armes, et viens. A quelques pas d'ici, tu sauras ce que j'exige de toi.

Le pauvre Tony ne savait que penser d'une démarche aussi imprévue. Cependant, il protesta qu'il était prêt à tout, excepté quelque chose de contraire à la probité et à la religion.

— Marche toujours, imbécile ! reprit Reinhold ; et comme Catherine, tout effrayée, hasardait quelques timides paroles : — Allons, ajouta le mystérieux visiteur, dormez sur les deux oreilles, jusqu'à demain ; je vous renverrai votre mari dans quelques heures, et il ne reviendra pas les mains vides.

Tony s'habillait avec lenteur et indécision. — J'espère, poursuivit Reinhold, que tu vas tenir ta parole. Chose promise, chose due. — Le garde obéit, en répétant toutefois, qu'on